

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 85-90

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique

28 mai. — Mes yeux sur les choses sont toujours inquiets comme un flotteur qui s'en va au fil de l'eau. Je connais la figure des objets familiers, j'en note tous les changements.

Le vilain jet d'eau de la cour est réparé, qui crachait péniblement comme un vieux qui n'en peut plus. C'est une vrille blanche sur le ciel bleu. Il monte droit, sans relâche, obéissant à l'effort caché, puis il s'anéantit sur lui-même ; la tige d'acier polie, tombe en poussière d'étincelles que le soleil arc-en-cielise. Les pigeons ont dû quitter le bord du bassin où se tenaient les rendez-vous d'amour, et nous ne les voyons plus à leur toilette, ou empressés auprès des belles effarouchées.

A fixer longtemps cette poussée vers le ciel, toujours, toujours vaine, j'ai le vertige. Je suis sans trêve ce mouvement d'ascension, et pour mes regards hypnotisés, cet essor brisé est un malaise. Je voudrais continuer la ligne lumineuse dans l'air et je suis un pauvre oiseau, avec du plomb dans l'aile et qui pousse des pointes infructueuses vers son paradis perdu, — obstinément.

31 mai — Epreuves écrites de la maturité. Nos grands font grise-mine.

1er juin. — Promenade du soir traditionnelle, et cortège aux flambeaux. Nous pourrions rêver enfin à cette heure grise où le jour n'est plus jour.

3 juin. — La Fête-Dieu. De nos jours, on est affolé d'actualité. Le marchand baptise ses crûs : vin des Alliés. La modiste invente la toque-hélice. Le monsieur bien mis ne sortait pas, il

y a quelques années, sans chapeau zeppelin. On m'a recommandé la bretelle Cherpillod, pour sa solidité. La casquette Cadorna fit les délices des petits lieutenants snobs. Joffre, sur les boîtes de cigarettes n'était pas sans esprit et le parapluie Wilson, un luxe pour les simples pékins, est sans rival et très américain. Quand on quitte un individu intéressant, on soupire : « Ouf ! quelle Gillette ! » et pour paraître sportif, quand une difficulté surgit, on « met des gaz ».

Quoi qu'on en dise, St-Maurice suit le mouvement. Aussi, avons-nous vu le reposoir de la Société des Nations. Un essai original et touchant, d'un bel effet décoratif.

Un relief en carton peint rappelait le monument de l'Union postale et, en petit, le massif des Dents du Midi, tourmenté et sauvage, comme cela devait être dans la nuit des temps : la Cime de l'Est, supportant le monde et la croix plantée sur la Petite Dent. Une inscription donnait la formule de ce paysage symbolique. La surprise des fidèles, en face de cette nouveauté était un doux réconfort pour ceux qui ne craignent pas de fuir la banalité.

5 juin. — Etendus, la tête accoudée, Jean-Jean et moi, nous regardons, sans rien dire, le soir venir sur les grands nuages. La Dent de Morcle passe de l'orange au bleu qui vient de la vallée et c'est si drôle, cette pointe claire toute seule dans ces masses de nuit pâle, comme un soleil étrange qui serait énorme et mourant.

8 juin. — Pour ceux qui ne s'occupent ni de dessin, ni de lecture, ni de musique, je ne connais rien de plus attrayant que la photographie. Plusieurs élèves y consacrent leurs loisirs, pour la plus grande joie de ceux qui posent et de ceux qui reçoivent ces chers souvenirs, (je ne parle pas de ces faces maquillées et méconnaissables livrées par des professionnels trop soucieux de plaire). Sur ces papiers, vous trouvez des gestes ébauchés, des sourires éternels, exprès pour vous, semble-t-il, — et c'est un mensonge encore. — Bien que je fasse un peu de tout, je n'ai pu résister à l'engouement et je collectionne des portraits. Je les groupe malicieusement, sur mon album, comme dans ma mémoire ou dans mon cœur, je les associe. Puis, plus tard, quand je serai très vieux, de grosses lunettes à cheval sur mon nez en bec de vautour, j'ouvrirai les feuillets jaunis, je regarderai ces visages, j'y mettrai tout ce que j'ai pu arracher à leur « moi ». Il me viendra des histoires, oh ! des histoires très douces et si vieilles, si vieilles !

Je verrai :

...dans le carton glacé
S'ouvrir, à chacune des pages,
Qui sont à deux ou trois étages,
Six fenêtres sur le passé.

Mais, comme c'est triste de voir le temps altérer déjà les traits :

On est là, la mine ravie !
Et peut-être restera-t-on
A ces fenêtres de carton
Plus qu'aux fenêtres de la vie.

10 juin. — Promenade de la fanfare. Elle reste en relief dans le gris-brun des souvenirs chez tous les anciens.

Malgré la pluie torrentielle, départ pour le Bouveret. Les nuages montent très haut, la cage de plomb se volatilise et une lumière tamisée et douce tombe du ciel.

Le hasard est spirituel parfois. Les normaliennes de Sion voyagent avec nous. Sous la direction de Mme Delacoste, ces demoiselles répondent à nos morceaux par des chants très frais. Elles daignent même se joindre au cortège qui défile dans les rues du village.

Le Bouveret ! Ce nom seul n'évoque-t-il pas un coin charmant ? Enfin, je retrouve des images connues après l'étouffement des montagnes. Nous avons poussé notre grosse barque en plein lac pour voir mieux. Sur les eaux blanches, elle trace un sillon vert. Le moutonnement des châtaigniers en fleurs, sous lesquels on voudrait danser dans la lumière, la rive vaudoise avec les taches blanches des maisons, puis, vers Genève, cette limite indécise et papillotante où la ligne brillante des eaux absorbe le ciel. Se renverser, les mains sous la nuque, balancer un peu le pied et regarder, pendant que la barque avance sans qu'on sache, ce ciel plus infini que jamais avec son soleil décoloré derrière le vitrage translucide.

Le retour bruyant. Un concert sur le quai de la gare pour les étudiants de Sion qui reviennent d'une course. La rencontre imprévue de ceux qui vous juraient une amitié éternelle. Méditation sur ce thème toujours actuel.

11 juin. — Est-ce une illusion ? On nous sert un œuf à souper. Les conversations tombent brusquement dans l'immense réfectoire, on se demande d'où nous vient cette fortune. Je devine : c'est pour honorer sainte Marguerite Alacoque qu'on vient de canoniser. Je demanderai des explications à M. l'Econome.

19 juin. — La rhétorique présente ses vœux de bonne fête à son professeur et une belle promenade d'au moins une heure et demie nous sort du moule.

21 juin. — La S. Louis. M. l'abbé Richoz, dans une instruction très documentée, nous propose S. Louis comme modèle de vie chrétienne au milieu des distractions du monde.

Promenade en Cries. Les cerisiers sont emportés d'assaut par de grands oiseaux gourmands.

22 juin. — Promenade à la montagne. Nous attendions vainement un jour de pluie pour la faire, puisque le mauvais temps était de tradition. Mais voilà, le temps s'éclaircit. Après la dure grimpe de la Grotte, on trouve ce sentier qu'on dirait tracé par un poète, tant il est capricieux. Il court à travers l'herbe haute, cette herbe mouillée d'où montent des senteurs fraîches.

Je me décide à escalader la Petite Dent. J'ai les mains pleines de fleurs que j'enverrai à ma mère. Je vois sa surprise devant ces couleurs vives, devant ces fleurs qui sont mes pensées douces, pour elle, si douce.

Le brouillard comble toutes les vallées. Il n'y a plus de réel qu'une pointe de rocher où je suis, et parfois, dans les trous, des éclaboussures lointaines d'un Rhône d'argent. Le brouillard me gagne. Je ne distingue plus cet appui de terre ferme. Plus de terre. Une mer de nuages. Le ciel où mes bras se tendent pour échapper à la gangue qui m'envahit. Je me plonge dans cette nuit grise. Je me sens une pauvre petite chose transie et je vois le disque vacillant du soleil. Je me lève ; la lumière m'arrive et la chaleur toujours plus caressante. Ma tête seule émerge. Une pince froide à mon cou me serre. Et c'est intolérable et fou que cette tête sans tronc et qui vit et qui bouge, et ces yeux inquiets vers l'infini.

Le vent souffle. Les nuages se bousculent, se déchirent, se fripent. Terre ! Terre ! L'horizon recule très loin. Je m'assois et je regarde le lac, une raie blanche entre terre et ciel. Un gros soupir crève à ma gorge comme, une bulle, et je reste là, sans pensée.

1^{er} juillet. — Le Collège donne « Pour la Couronne » de François Coppée, et « Gringoire », de Théodore de Banville. Le succès de la répétition générale encourage les acteurs.

4 juillet. — Salle comble au théâtre. La fraîcheur rend supportable la longueur du spectacle. Je ne dirai rien de la journée,

ni des acteurs. J'aurais aimé seulement qu'on sentît mieux la musique de ces beaux vers de Coppée.

11 juillet. — Un public énervé par la chaleur. Il est vraiment dommage qu'on dédaigne les morceaux d'orchestre travaillés si soigneusement. La rumeur devient si forte qu'on doit même interrompre la musique ! Immobile dans son coin, la mère « Pas de Galette » écoutait pour la troisième fois le même programme, et j'ai admiré la ferveur de cette âme simple devant la beauté qu'elle ne comprend pas toute, mais qu'elle entrevoit.

12 juillet. — Départ pour les vacances. Le train file et les perspectives tournoyantes m'étourdissent. Je rêve d'une barque qui me bercerait et d'où je verrais calmement le paysage qui bondit.

Je parcours « Le beau Pays », mes yeux vont du livre à la fenêtre et j'éprouve je ne sais quoi d'exquis à ce contrôle. Les couleurs se nuancent, la carcasse reste la même, mais les étoffes changent, puisque les heures se renouvellent et ne se ressemblent guère.

Lausanne déjà, et ses maisons ouvrières, aux jardins rangés comme les tiroirs d'une commode.

La fraîcheur de l'eau, le « glou-glou » des vagues toutes petites qui chuchotent des histoires. L'île : un rêve bleu, posé sur le lac et l'or du ciel. Ces quelques lumières sur les hauteurs qui me brûlent, me font presque hurler de joie et me forcent à me mordre les lèvres : la Maison.

13 juillet. — Je vais poser la plume. Ad finem operis perveni. Et pris de ce sentiment de mélancolie qui précède les grands départs et les tournants décisifs, je songe, les yeux fermés, à toutes ces impressions que je semai au vent, telles des graines ailées.

Dans un parc, un Sylvain de marbre, la bouche lippue sur ses pipeaux, jouait la rumeur des bois, mais,

«... un brusque coup de vent
A fait choir à ses pieds la flûte familière !
Les doigts n'ont pas cessé le geste décevant
De chercher sur les trous la cadence perdue »...

Ce geste douloureux, je l'ai fait, puisque j'entendais une chanson douce. Chaque « leit-motiv », je récrivais ici, mais à mes

oreilles surprises, ce n'est plus le même air, il n'a plus la grâce un peu molle qui me charmait, et je vous dis, au revoir, car,

« Mes doigts n'ont pas cessé le geste décevant
De chercher sur les trous la cadence perdue »...

Nos Sociétés. — Il se forme, le 16 juin, un club d'amateurs. Le but de cette société est de réunir les jeunes gens désireux de faire du sport. Le F.-C. Loofting achète un ballon, grâce à des dons obligatoires. Le Comité est ainsi constitué :

Président : E. Voirol ; Vice-Président : Ch. Liardet ; Capitaine : J. Pannatier ; Sous-Capitaine : R. de Riedmatten ; Trésorier : Ch. Lorétan ; Vérificateur des comptes : J. Closuit ; Gardematériel : V. Liardet ; Passe-lacet : A. Lugon ; Arbitre : G. Barras. Toutes les charges sont occupées, on réserve quelques places de membres.

Dans un brillant match, « l'Edelweiss » est battue. L'issue de la revanche reste indécise, car notre dévoué capitaine J. Pannatier, frappé d'un coup de pied, se retire de la lutte. Le Loofting-Club continuera son activité l'année prochaine.

Edgar VOIROL. rhét.